

Toinon-Misère.

I

La porte se referma : la silhouette du bon jeune homme disparut.

Rarement, Toinon-Misère avait eu pareille aubaine ; aussi resta-t-elle ébahie, la bouche ouverte, tendant les bras comme pour retenir plus longtemps l'être charitable qui s'était intéressé à elle.

Depuis lors, jamais la mendicante ne passa devant la maison hospitalière sans régaler les voisins d'un concert interminable, toute entière envahie par la seule espérance de revoir un jour celui qui avait pris sa défense en lui faisant la charité.

Et voilà que, tout à coup, sans la moindre préparation, par cette belle matinée d'hiver où le pâle soleil lui chauffait cependant le cœur, alors que les cloches sonnaient comme pour un hyméne, Toinon-Misère avait vu surgir, dans la cour de maître Morteau, le jeune homme qui lui était si cher !

Ses joues lui cuisaient encore de la brûlure de ses baisers !

Oui, c'était Cyrille qui, autrefois, avait généreusement pris sa défense.

C'est pourquoi elle demeurait, défaillante, contre le rebord de la margelle du puits, sans voir les gens qui se mouvaient, sans entendre les lazzi, tandis que le vieil accordéon, tombé à terre, semblait jeter, dans la confusion de ses notes dernières, le lamentable sanglot de sa jeunesse sans amour....

III

Pendant des mois, Toinon-Misère ne revint point à Cyrille. Mais elle n'en conçut ni surprise, ni découragement. Elle avait fait une provision de bonheur exquis, de joie sans mélange, qui n'était pas près d'être épuisée.

Quand, par hasard, la mendicante se trouvait triste, elle retournait devant l'auberge, à la place où la caresse de Cyrille l'avait laissée, et Toinon-Misère sentait aussitôt le baiser revivre, se renouveler, s'éterniser sur sa joue.

Un jour, pourtant, une inquiétude poignante, mortelle, l'étreignit au cœur. Alors qu'elle était arrêtée devant la maison bien connue et qu'elle tirait les sons les plus joyeux du vieil accordéon, toujours dans l'espoir de voir le jeune homme apparaître, un domestique vint la chasser brutalement. Le fils de la maison était malade, disait-il, et le médecin avait défendu le bruit.

Malade !... Elle aurait dû s'en douter !... N'aurait-il pas cherché en effet à la revoir, depuis la Saint-Yves, s'il eût été bien portant.

Car, pour Toinon-Misère, le doute était impossible : elle était bien aimée de Cyrille, puisqu'il l'avait serrée dans ses bras, devant tout le monde !

Pendant le reste du jour, toute la nuit, elle rôda autour de la maison, épiant les allées et venues, cherchant à se renseigner. Ce fut en vain ! Les visiteurs repoussaient la mendicante avec des visages attristés. Au matin dès qu'un timide rayon de soleil perça les vapeurs de la nuit, elle vit le même domestique qui l'avait chassée la veille monter à cheval.

— Où allez-vous ? se risqua-t-elle à questionner.

— Quérir le médecin !

Mais, avant l'arrivée du docteur, la maison s'emplit de cris de douleur : Cyrille était mort !

II

D'où venait-elle, Toinon-Misère ? Nul n'aurait su le dire. Depuis quinze ans peut-être, on la rencontrait sur la grand'route, au coin des places et dans les coins des cabarets, mendiant avec le même ton traînant et pleurnicheur, au son du vieil accordéon. C'était une grande fille, maigre, aux yeux noirs, avec des cheveux aux reflets d'acier sombre, comme quelques en possèdent les bohémiennes de grands chemins. Qui saurait en y réfléchissant, peut-être lui eût-on trouvé quelque beauté étrange, mais lui, sous ses sordeuses haillons, ne s'en était aperçu.

Autrefois elle avait eu un compagnon de misère, un vieil aveugle, son père sans doute, qui naillait de la clarinette à toutes les fêtes d'alentour et se grisait ensuite, avec le produit des aumônes. Mais une nuit d'hiver, surpris par le froid au coin d'une borne, le vieil mourut sans faire de bruit. Dès lors, Toinon-Misère continua toute seule la "tournée". Elle dormait où elle pouvait, un peu partout en été, se glissant l'hiver dans la paille des granges. Comme elle se parlait guère et ne contactait personne, elle finit par oublier beaucoup de mots, ce qui lui valut, au même temps que la réputation d'une "simple d'esprit", les rires et les quolibets de la maraîchère qui la poursuivait souvent de ses huées.

Un jour qu'à Méneville, elle était ainsi batonnée par les écoles, au sortir de la classe, un jeune homme intervint, distribuant copieusement des taloches aux gamins qui se dispersèrent pais, entrant dans une maison, la plus belle et la plus haute du bourg, il en sortit avec un gros morceau de lard et une miche de pain qu'il remit à la mendicante.

Loges d'Artistes

A L'OPERA

La question des loges dans les théâtres parisiens a toujours été l'une des grandes préoccupations des artistes, comédiens ou chanteurs. La cause en est dans cette raison, qui en vaut mille, qu'une grande partie de la vie de l'artiste s'écoule dans son théâtre, où, s'il ne joue pas, il répète, et où, parfois, il répète le jour et joue le soir.

Plus d'une comédienne a refusé d'entrer dans un théâtre, sous l'unique prétexte qu'elle trouvait trop exigüe la loge que le directeur mettait à sa disposition. Le goût des aimables chanteuses, comédiennes et danseuses aident, les loges qu'elles occupent sont devenues de véritables salons, les derniers salons, où l'on s'habille. Nous allons y pénétrer le lecteur.

A L'OPERA

La loge de Mlle Aekté. Une nanaque qui se marie harmonieusement avec la jolie teinte de cheveux de l'adorable artiste.

Loge de Mlle Berthel. Louis XVI, robe brochée, au mur un portrait de la grande artiste dans "Thaïs".

Cette loge, Mlle Berthel l'a mise gracieusement à la disposition de M. Jean de Reszák. C'est là que l'aimable artiste s'habille les soirs où il chante "Siegfried".

Loge de Mlle Héglon. Toujours même style, avec au mur, d'un côté, le portrait de la célèbre chanteuse dans "Henri VIII", que, par un hasard curieux, elle n'a jamais chanté à l'Opéra ; d'un autre côté, le portrait de Saint-Saëns, le maître de la musique française.

Loge de Mlle Stéphanie. Sur la cheminée un très beau marbre. Au mur, son portrait.

Loge de Mlle Grandjean. C'est celle qui occupait, avant son départ regretté de l'Opéra, Mlle Nabra, la danseuse inoubliable qui joignait à une grâce exquise une science impeccable. Théophile Gautier l'avait ainsi définie : "des pieds avec des ailes".

La loge de Mlle Grandjean est de style Louis XVI. Très simple, avec quelques gravures et un grand portrait de la charmante cantatrice dans "Faust".

Point de fleurs, non plus d'ailleurs que dans les autres loges à l'Opéra : le parfum des fleurs abimant la robe de l'artiste.

Loge de Mlle Zambelli. Une loge de petite pensionnaire, toute blanche, avec au mur les portraits de la délicieuse étoile de la danse, dans les divers rôles qui ont fait son succès. Un seul meuble, arrivé l'an dernier de Milan, sa patrie, meuble superbe par exemple, sorte d'étagère en moderne style d'une extrême originalité.

Appuyés sur des patères, des "tutus" et le tutu est le jupon de la danseuse. Il diffère du jupon ordinaire par une double reprise-intérieure qui forme pantalou.

Ces tutus, on les retrouve dans les loges des autres danseuses de l'Opéra. Une loge de danseuse sans tutus ne serait pas une loge.

Loge de Mlle Piron. Simple et accessible. Au mur, tendu en toile grise, des portraits de la jolie ballerine. C'est le seul ornement de la loge, il satisfait le regard.

Loge de Mlle Piron. Toute rose. Au mur, des gravures anciennes. Sur un meuble laqué, le portrait encadré de la ravissante artiste.

La loge nous manque ici pour nous étendre sur les loges Louis XVI de toutes charmantes Mlles Sandrine, Beauvais, Mante, dont les murs sont tapissés de leurs portraits, qu'il est toujours agréable d'admirer.

Les hommes, à l'Opéra, semblent mépriser leur loge, qu'ils considèrent comme un humble réduit destiné uniquement à leur servir de vestiaire et qu'ils trouvent inutile d'embellir.

Exception doit être faite cependant en faveur de M. Delmas, dont la loge est tendue d'un rouge vif.

Sur les murs, de belles tapisseries genre Gobelin d'une extrême sévérité. Un seul portrait, celui de la célèbre basse dans les "Maîtres Chanteurs".

IV

Le lendemain, la voiture de mort attendait le cercueil du jeune homme, emporté en quelques heures par "la fièvre maligne," comme on dit en Lorraine. Accompagnant les parents affimés de douleur par la perte de leur fils unique, tout le village suivit le convoi. Mais—sondable abominable!—on ne put jamais chasser de derrière le cerveau Toinon-Misère la bohémienne, qui, nantée, chevéux au vent, son accordéon à la main, s'éleva à vivre le cortège, malgré les menaces.

Depuis lors, il n'est pas rare—à la grande colère des habitants, exaspérés d'une semblable profanation—d'entendre des sons étranges qui partent des saules ensoleillés du cimetière.

C'est Toinon-Misère—maintenant tout à fait idiote—qui joue lentement de l'accordéon à côté de la tombe aimée, songeant sans doute que cette musique fera plaisir à celui qui repose là.

Victoire des Anglais sur les Boers.

London 22 février.—Une dépêche de Lord Kitchener, datée de Pretoria, vendredi 21 février, dit que le général Buller a vaincu les commandants Boers à un moment surpris une force boer à Neotgedacht, colonie du Transvaal, et a capturé 164 prisonniers, une quantité de munitions de guerre et nombre de chevaux et de chariots.

Les Anglais n'ont pas essayé de partir. Parmi les prisonniers sont les porte-étendards Jobert et De Jans et le lieutenant Viljoen.

Loges d'Artistes

A L'OPERA

Loge de Mlle Sorel. La ravissante marquise d'Auberive occupe la loge de M. Guiry en attendant que l'administration lui en ait offert une qu'elle meublera avec son goût.

Loge de M. Moutet-Sully. Tentures bleu foncé. Sur la cheminée le buste en terre cuite du célèbre tragédien. Tout est soigné dans cette loge, hormis l'accueil toujours aimable de l'homme aimable qui l'occupe.

Loge de M. Le Bary. Salon d'une suprême élégance Louis XVII, meubles anciens, gravures du temps. Sur les portes laqué blanc des mascarons de Wedgwood et des "pâtisseries" de style. M. Le Bary se plaît beaucoup dans sa loge et veut que ses visiteurs s'y plaisent aussi. Il y réussit.

Loge de M. Coquelin Cadet. Louis XVI, fond rouge.

Aux murs, tableaux de maîtres : "Un tour de boulanger" de Cazin, gracieux et fait par le grand peintre au comique dont le père, comme on sait, était boulanger à Boulogne-sur-Mer. Le "four" de Cazin est le seul que Cadet ait jamais connu. Meublé d'une grande richesse : sofa somptueux, étagère en chêne sculpté, bibelots rares.

Loge de M. Stéphanie. Louis XVI. Toute blanche, sans un ornement, ni un tableau, ni un portrait ; la loge d'un philosophe qui ne veut pas que sa pensée soit distraite par un luxe extérieur.

Loge de M. Leloir. Vert et jaune. Sur les murs, de nombreux portraits, au milieu desquels se détache celui du maître de l'artiste : Provost.

Loge de M. de Féraudy. Modern style, meubles élégants et confortables ; gravures et portraits nombreux. Sur un coin du mur, la jolie charge de Sem, découpée dans le "Gaulois du Dimanche", et qui représente M. Claret, regardant avec une angoisse explicite les deux maîtres de l'Opéra, M. Coquelin Cadet, Le Bary et de Féraudy, avec cette spirituelle légende : — Tu verras qu'il nous demandera de l'aider.

Loge de M. Truffier. Style japonais, meubles élégants ; gravures et portraits. Sur la glace appendu, un crayon très ressemblant de l'artiste. Sur le mur, un portrait de Régulier, qui fut le maître admiré de Truffier.

Maréchal Canrobert

(Souvenirs d'un siècle).

Le nouvel ouvrage de M. Germain Bapat qui vient de paraître, en 82, fourmille d'anecdotes intéressantes sur le Second Empire et sur l'empereur Napoléon III. En voici une qui peint la bonté endoctrinante du souverain :

"Napoléon III se promenait un jour dans le jardin public des Tuileries, accompagné d'Edgard Ney et de moi. Il adorait les enfants, et il aimait à les voir s'ébattre sous les grands marronniers. Tandis qu'il arpentait paisiblement les allées, une ravissante petite fille aux longues boucles blondes inondant ses épaules, se jeta avec son corsage dans ses jambes. Le Prince-Président ramassa le corsage en souriant et le remit à l'enfant en lui demandant l'embrasser. Celle-ci rougit délicatement comme l'eût fait une grande personne. A ce moment, un moniteur militaire, arriva, c'était le père de l'enfant, Louis-Napoléon s'adressant alors à lui : "C'est votre petite fille, monsieur ? Dieu qu'elle est jolie ! L'officier reconnut le Président, et tirant son chapeau : "Monsieur le Président, lui dit-il, je vous remercie, et, puisque j'ai l'honneur de vous rencontrer, permettez-moi de vous présenter ici une requête". Le prince acquiesça aussitôt à cette prière. "Ces deux messieurs, dit-il, en désignant Edgard Ney et moi, vont nous laisser un instant seuls..." Et quelques minutes après, le vieil officier avait obtenu ce qu'il voulait.

Si Napoléon III aimait les enfants, il voulait aussi récompenser tous les mérites, même chez ceux dont il avait eu à se plaindre. Ainsi il cherchait à revoir les endroits témoins des événements de son passé, surtout de ceux qui n'avaient pas été heureux :

"Quelques jours avant de visiter Ham, raconte M. G. Bapat, il s'était rendu à Boulogne et avait fait rechercher s'il n'existait pas encore quelques-uns de ceux qui avaient contribué à faire avorter sa tentative. On retrouva un matelot et un gendarme qui furent envoyés aux Tuileries sans autre explication.

"Le matelot, introduit auprès de l'Empereur, se troubla, et, lorsque Napoléon III lui demanda : "Monsieur, que vous n'avez rien répondu, et l'Empereur dut le calmer : "Tu as reçu la croix pour m'avoir arrêté ; ça me retire le plaisir de te la donner ; mais voici un titre de six cents francs de rente pour te récompenser d'avoir fait ton devoir." Le gendarme fut plus net. "Où, Sire, répondit-il à la question, on m'avait donné des ordres, j'ai obéi. — Pourquoi êtes-vous décoré ? ajouta l'Empereur.—Pour vous avoir arrêté, Sire.—Et bien, voici la médaille militaire..."

Passons en Crimée. Nous sommes un lendemain de la bataille de Balaklava, et nous assistons, avec le maréchal Canrobert, à un dîner du quartier général anglais, où lord Raglan a invité son collègue. Nous citons :

"Durant le dîner, lord Raglan, qui avait fait une toilette soignée et s'était mis en "maphis",—habits civils, fut intéressant. Dans sa conversation, il commença, à propos de la dépêche de Tartar à conter une autre histoire de fausse nouvelle fabriquée par des spéculateurs adroits en 1814 et envoyée sous la couverture de lord Cathcart, le père de son divisionnaire, alors ambassadeur auprès du czar Alexandre Ier.

"Un cavalier s'était présenté à l'amiral qui commandait la flotte à Brighton et lui avait remis une dépêche avec prière de la télégraphier à Londres par semaphore.

"Cette dépêche disait que les alliés avaient mis en fuite Bonaparte, qui avait été pris par des cosaques, tué et coupé en mor-

Comtesse de Montijo

Après d'heureuses fouilles dans diverses archives, M. Arthur Chuquet vient d'achever son ouvrage, "Stendhal-Beyle", un livre, où fourmillent des documents et des aperçus curieux et nouveaux sur l'illustre auteur de la "Chartreuse de Parme". Nous détachons des bonnes feuilles de ce livre cette page relative aux deux congés que Stendhal eut durant son consulat à Civita Vecchia. Le premier fut très court, comme on sait :

Ce fut au cours de ce congé, au mois de décembre 1833, qu'il rencontra sur le bateau à vapeur qui descendait le Rhône de Lyon à Avignon George Sand et Alfred de Musset. Le pilote n'osa franchir le Pont Saint-Esprit avant le jour, et il fallut soper dans une mauvaise auberge de village. Stendhal fut pris d'une gaieté folle : il se grisa, et Musset ne put s'empêcher de saisir le crayon et de croquer ce gros homme coiffé d'un manteau à triple collet et chaussé de lourdes bottes fourrées, qui brandissait sa serviette et dansait devant la servante ahurie. George Sand trouva qu'il avait une physionomie très fine sous un masque empâté, qu'il était aimable, enjoué, brillant, fort amusant, et que sa conversation rappelait celle de Latouche avec moins de délicatesse et de grâce, mais avec plus de profondeur.

Le second congé de Beyle dura trois ans ! Malgré les commis qui l'avaient "pris en grippe", il put, grâce au crédit de Di Fiore et à la bienveillance du comte Molé, alors ministre, le prolonger sous divers prétextes de 1836 à 1839.

Il mena son ancien train de vie, dînant au café Anglais, allant quelquefois au théâtre applaudir Rachel dont le génie le "confondait d'étonnement," paraissant de neuf heures à minuit dans le monde, rentrant dans sa chambre d'hôtel pour composer des nouvelles italiennes, la "Chartreuse de Parme" et les "Mémoires d'un touriste." Comme jadis il eut des succès de causer, notamment dans le salon de Mme de Castellane, où il ren-

STENDHAL CHEZ LA Comtesse de Montijo

Après d'heureuses fouilles dans diverses archives, M. Arthur Chuquet vient d'achever son ouvrage, "Stendhal-Beyle", un livre, où fourmillent des documents et des aperçus curieux et nouveaux sur l'illustre auteur de la "Chartreuse de Parme". Nous détachons des bonnes feuilles de ce livre cette page relative aux deux congés que Stendhal eut durant son consulat à Civita Vecchia. Le premier fut très court, comme on sait :

Ce fut au cours de ce congé, au mois de décembre 1833, qu'il rencontra sur le bateau à vapeur qui descendait le Rhône de Lyon à Avignon George Sand et Alfred de Musset. Le pilote n'osa franchir le Pont Saint-Esprit avant le jour, et il fallut soper dans une mauvaise auberge de village. Stendhal fut pris d'une gaieté folle : il se grisa, et Musset ne put s'empêcher de saisir le crayon et de croquer ce gros homme coiffé d'un manteau à triple collet et chaussé de lourdes bottes fourrées, qui brandissait sa serviette et dansait devant la servante ahurie. George Sand trouva qu'il avait une physionomie très fine sous un masque empâté, qu'il était aimable, enjoué, brillant, fort amusant, et que sa conversation rappelait celle de Latouche avec moins de délicatesse et de grâce, mais avec plus de profondeur.

Le second congé de Beyle dura trois ans ! Malgré les commis qui l'avaient "pris en grippe", il put, grâce au crédit de Di Fiore et à la bienveillance du comte Molé, alors ministre, le prolonger sous divers prétextes de 1836 à 1839.

Il mena son ancien train de vie, dînant au café Anglais, allant quelquefois au théâtre applaudir Rachel dont le génie le "confondait d'étonnement," paraissant de neuf heures à minuit dans le monde, rentrant dans sa chambre d'hôtel pour composer des nouvelles italiennes, la "Chartreuse de Parme" et les "Mémoires d'un touriste." Comme jadis il eut des succès de causer, notamment dans le salon de Mme de Castellane, où il ren-

L'INCENDIE DE L'HOTEL de PARC AVENUE. NEW YORK.

New York, 22 février.—De bonne heure ce matin le feu a détruit l'hôtel de Parc Avenue et la salle d'armes de soixante et octaisme régiment de New York. Quatre personnes ont perdu la vie et des propriétés d'une valeur de 875,000 ont été détruites.

Toutes les victimes étaient des locataires de l'hôtel.

Le feu a été découvert dans la salle d'armes et quarante-cinq minutes après l'hôtel était en feu.

Liste révisée de morts : Norman Acton, de l'Alabama, colonel Charles L. Burdett, de Hartford, Connecticut, du premier régiment de la garde nationale de cet état.

Mme Ellen Foster, missionnaire de la prison des Tombs.

Fred S. Hevey, de Lyons, N. Y.

Thomas P. Horne, de Denver.

John Iversen, de Denver.

Mme E. W. McGinnis.

Charles Underwood, O'Connell, de New York, mort de ses blessures à l'hôpital.

Colonel en retraite Alexander Piper, de l'armée des Etats-Unis, résident de l'hôtel.

G. A. Robbins, avocat de Selma, Alabama.

Mlle Esther Schlesinger, de Chicago.

Jacob Spahn, avocat de Rochester, N. Y.

John E. Walker, de Columbia, Tennessee.

Inconnu âgé d'environ trente-cinq ans, d'une taille de cinq pieds sept pouces, pesant 140 livres, moustaches et cheveux noirs, dont le corps a été trouvé au cinquième étage. Il portait un pantalon rayé, du linge gris, un chapeau de soie et une baguette en or.

Femme inconnue trouvée au sixième étage ; avait cinq bagues à la main gauche.

De nombreux blessés sont soignés à l'hôpital Bellevue.